

Négatif

Bulletin irrégulier – Février 2015 – n° 20

Aller plus loin que les succès partiels

« Une insurrection qui revient ? », titre ironiquement *Le Monde* du 5 décembre dernier, à propos de la contestation qui perdure sur les terrains de Notre-Dame-des-Landes, de Sivens et de Roybon, parmi d'autres aux résonances moins médiatiques. Mais le sol tremble, et tout le silence organisé autour de ces mouvements ne pourra changer la réalité d'une colère qui s'étend bel et bien. Oui, les insurrections viennent et reviennent. Il ne faut pas être devin pour le savoir ; l'état crépusculaire du capitalisme actuel ne peut laisser augurer que bien d'autres révoltes. Mais là n'est pas le plus important. Pour la première fois depuis plus de trente ans, nous voyons renaître un processus de « conscientisation » de la révolte qui est le véritable élément d'inquiétude des tenants de la domination. Au-delà des refus des projets concernés, René Riesel et Jacques Philipponneau, dans une tribune libre dans le même numéro du *Monde*, ont raison d'affirmer qu'« il s'agit de la naissance d'une *conception de la vie* hostile à celle qu'impose la domination », dont ils rappellent les caractères essentiels : « refus de l'État, du primat de l'économie sur la vie, de l'artificialité technologique sur l'intensité des rapports humains, la détestation de toute hiérarchie fût-elle militante, le refus du vedettariat, la solidarité concrète entre tous les opposants quelles que soient leurs pratiques ». Que cette conception de la vie soit portée par une partie de la jeunesse actuelle, voilà qui mérite également d'être souligné.

Mais nous n'en sommes qu'à un commencement. Comme on peut le voir dans *l'assassinat* de Rémi Fraise, il existe

toujours un État prêt à de sombres manœuvres pour faire échouer le développement de ces mouvements. Face à un tel État et à une société non moins coercitive, ceux-ci se trouvent dans une position encore faible, du fait non seulement de leur isolement relatif mais surtout de leur tactique essentiellement défensive. Certes, cette tactique peut amener à un certain succès si elle parvient à s'ancrer dans la durée, contraignant l'adversaire à user ses forces au-delà du but politique qu'il s'était accordé. Mais le succès, dans ce cas, ne serait bien sûr qu'un succès partiel : l'abandon d'un projet particulier de la domination n'entraîne pas l'abandon de son projet total. Il faudrait alors tirer de ce succès partiel toutes les leçons permettant à celui-ci de devenir le point d'appui d'une lutte supérieure. Mais la conscience de celle-ci ne semble pas encore être à l'ordre du jour. Sans elle, les occupants des ZAD pourraient parvenir malgré tout à empêcher durablement l'exécution des projets auxquels ils s'opposent, à l'instar des succès obtenus dans le passé au Larzac et à Plogoff. Mais ils ne sauraient néanmoins empêcher, par cette tactique, que l'ennemi déploie ses troupes sur bien d'autres terrains. La théorie du focus (multiplier une, deux, trois, etc., ZAD) est-elle réellement pertinente ? Et pour quel objectif, jamais défini ? Les insurrections, les révoltes, peuvent effectivement mener n'importe où.

Il faut donc souligner que les mouvements actuels ne peuvent développer leur force que s'ils prennent parfaitement conscience du type d'ennemi auquel ils ont affaire. Même s'ils semblent, par de nombreux aspects, dépasser la naïveté

citoyenniste des « Indignés », il reste apparemment un long chemin à parcourir pour que la juste révolte comprenne de quelles possibilités elle est grosse. Ce ne sont ni la volonté ni l'enthousiasme qui manquent, mais la compréhension de l'enjeu central. La domination, elle, est depuis longtemps consciente de cette défaillance, et elle en joue. Sa stratégie ne se réduit pas à sortir, au coup par coup, des forces policières. Elle agit aussi bien en amont pour maintenir la société sous son *talon de fer*. Elle n'est évidemment pas un despotisme éclairé. Il faudra donc attaquer celle-ci, non plus seulement sur quelques points particuliers, en se scandalisant qu'elle rétorque par des moyens peu démocratiques, mais surtout dans sa vérité centrale : l'organisation sociale qu'elle maintient n'est que le reniement achevé de l'humain. Aucune illusion à ce propos ne devrait se maintenir.

Il est vrai que les mouvements d'occupation, médiatiquement nommés « zadistes », ont acquis une grande méfiance, non seulement vis à vis de l'État, mais aussi de tous ses soutiens plus ou moins déclarés (médias, bureaucraties politiques et syndicales, représentants locaux d'administrations diverses, etc.). *Et c'est ici un grand pas accompli*. Mais leur véritable force se trouve dans la capacité à porter déjà pratiquement l'ébauche d'une autre organisation possible de la vie en société, en tentant de concevoir, même si la dénomination reste encore taboue, un communisme qui rappelle par bien des

aspects celui que l'on taxait péjorativement d'utopisme dès le XIX^{ème} siècle. En ce sens, la chute d'un socialisme « scientifique » peut nous permettre de retrouver enfin l'essentiel d'un mouvement ouvrier défait par l'assaut conjugué des diverses forces du capitalisme, qu'elles soient démocratiques ou totalitaires, pour l'économie privée ou pour l'économie étatisée. Ce qui peut être retrouvé, à partir d'un recommencement, c'est une conception qui vise l'abolition de l'économie en tant que base de la séparation pour laisser le champ libre aux désirs d'une humanité libérée de l'aliénation. Sans doute le communisme comme règne de la liberté n'est-il encore qu'un horizon, car il faut bien sûr régler la question de la nécessité. Mais ce qui vient de se révéler dans les mouvements actuels, n'est-ce pas que nous sommes aujourd'hui dans la contradiction de vivre sous le joug de la nécessité quand celle-ci pourrait pratiquement ne plus se poser, même à l'échelle mondiale ? Pourquoi consommer pour vivre toujours plus vite, toujours plus mal ? Pourquoi travailler pour une croissance destructrice ? Pourquoi reproduire toujours la même chose ? Et pourquoi finalement, cet activisme répétitif des « insurrections qui viennent » si aucun horizon d'un autre monde ne s'en dégage ? Autant de questions qui vont pouvoir se poser plus largement par l'ouverture créée par les mouvements qui émergent. Autant de questions qui n'ont pas encore trouvé leurs réponses. Mais autant de questions qui peuvent nous ramener à une passionnante vie historique. ■

Sus au langage dominant !

Qui n'a jamais été agacé par certaines expressions reprises à tout-va ? Ces mots et ces phrases (syntagmes, acronymes) qui circulent comme des flux marchands sans qu'on y prenne garde. Ils sont compris de tous mais ne veulent pourtant rien dire. L'agacement surgit lorsque leur emploi atteint un seuil qui touche à la dignité. Comme s'il s'agissait d'un sentiment diffus touchant à l'appauvrissement de notre humanité, convaincus que nous sommes qu'elles sont

« (...) une puissante incitation à penser stupidement (...) »¹. Ces « (...) tournures vicieuses qui se répandent par mimétisme (...) »², fonctionnent sur le mode de l'évidence. Pourtant, leur bêtise devient parfois flagrante. Et c'est alors qu'il est possible de les interroger systématiquement. Cette opération est d'autant plus vitale que l'on aura la conviction que « les banalités, par ce qu'elles cachent, travaillent pour l'organisation dominante de la vie »³.



Pour donner quelques exemples de ce phénomène, il est possible de les envisager à travers quelques catégories construites de manière empirique. Prenons d'abord les tics de langage. Ces incisives introduites à tout bout de champ comme « juste » et « pour le coup » sont profondément agaçantes. Le « juste » semble être là pour signifier qu'il n'est plus l'heure de s'embarrasser d'une quelconque complexité, trop coûteuse en énergie cérébrale et qu'il faut « juste » prendre en compte ce qui se trouve là, immédiatement. C'est la vérité nue qu'il s'agit de cueillir, tout simplement. Le « pour le coup » fait lui aussi florès. Son usage veut marquer toute l'importance

¹ George Orwell, *Essais, articles, lettres. Volume IV, 1945-1950*, Paris, Ivrea/Encyclopédie des nuisances, 2001, p. 159.

² Ibidem, p. 159.

³ Mustapha Khayati, « Les mots captifs (préface à un dictionnaire situationniste) », *Internationale situationniste. 1958 – 1969 Edition augmentée*, Paris, Arthème/Fayard, 1997, p. 465.

du raisonnement du locuteur mais surtout la valeur de l'élément apporté à la discussion, comme une dépêche venant de tomber qui contient une information de toute première importance. Il y a encore le « cela ne vous aura pas échappé » énoncé sur le ton de la morgue. Cette expression relève tout autant des tics de langage que de cette autre catégorie que l'on pourrait appeler la *langue politique*. Il y a là une manière de prendre l'autre pour un ignorant qui est fort déplaisante. Un tel tic, porté à la commissure des lèvres comme la bave, est celui de quelqu'un qui se vit comme l'expert : son jugement, il le tient d'un métier et de sa compétence. Il est le seul à pouvoir juger. L'interlocuteur doit ainsi comprendre qu'il parle sans savoir : sans même laisser l'enquête-suivre-son-cours et la-justice-faire-son-travail, étant bien entendu que chacun doit faire-confiance-en-la-justice-de-son-pays. Cette morgue est là pour intimider.

Les expressions franglaises⁴ sont aussi légion tellement elles ornent le quotidien. Le verbe « supporter » est systématiquement privilégié à « encourager ». De même le « brain-storming » propre au travail abstrait domine le « remue-méninge ». Et encore, mais la liste est infinie : dans le domaine des sciences humaines, « addiction » éclipse complètement l'usage du mot « assuétude ». Mais, à travers ces remarques, il ne s'agit pas de défendre la belle langue française sur le même mode puriste que la défense de « l'identité française ». Pousser des cris d'orfraie face aux anglicismes et autre néologismes barbares n'est pas le sens du propos ici tenu. C'est assez répété : « la langue évolue » parce qu'elle est toujours en prise avec son époque. L'Académie française le dit très bien. Seulement dire cela, c'est un peu comme pour « le progrès » : il y a toujours ce présupposé fataliste qui fait que l'adaptation au cours du temps est une nécessité. Exercer une réflexion sur l'emploi mimétique de certains mots n'est ni la défense d'un être éternel, ni l'ânonnement qui prend le changement permanent du capital pour un bienfait humaniste. Il s'agirait plutôt d'envisager l'ampleur du langage dominant et d'en tirer les conséquences en se rappelant que « les mots forgés par la critique révolutionnaire sont comme les armes des partisans, abandonnés sur un champ de bataille : ils passent à la contre-révolution ; et comme les prisonniers de guerre, ils sont soumis au régime des travaux forcés »⁵.

La catégorie la plus virulente de ce « langage colonisé »⁶ est celle de la langue politique. Un commis d'État pourra par exemple militer pour une « pédagogie des enjeux » et affirmer qu'il faut savoir « passer d'une communauté de conflit (sic) à une communauté d'intérêts ». Il serait sans doute malveillant d'assimiler cela à la déclaration d'un chef de « syndicat » d'extrême-droite disant : « tous les syndiqués, salariés et petits patrons (...) ont des intérêts communs. Je ne suis pas dans la guerre de classe (...) », mais toutefois l'intérêt général, quand il est utilisé dans les bouches républicanistes masque toujours la réalité de la lutte des classes. Comme le disait Orwell, « le principal ennemi du langage clair, c'est l'hypocrisie »⁷. « Apporter une plus-value » est un syntagme employé par tous les managers du capital pour convaincre l'employé de s'impliquer « citius altius fortius » (plus vite, plus haut, plus fort) comme le dit la devise olympique ; pour lui signifier qu'on attend de lui des résultats tangibles. Selon un sociologue⁸, il y a dans ce type d'expression à la fois une *inversion* et une *oblitération* du sens. Oblitération, parce que toute plus-value implique l'exploitation du travail d'autrui ; inversion, parce qu'il s'agit d'évoquer un intérêt commun alors qu'en réalité il y a une opposition entre (au moins) deux intérêts : ceux du travail et du capital.

Toujours dans ce même registre, une mention toute spéciale doit être réservée aux obsessions identitaires qui font rage. Que dire par exemple du « changer de logiciel » à la métaphore informatique très prononcée et du « dans son ADN » aux accents biologistes ? Du parti politique en crise à l'État-nation dénationalisé qui réforme selon une politique de globalisation, en passant par l'entreprise qui doit s'adapter au marché, tous produiront ce type de

⁴ Cf. René Étiemble, *Parlez-vous français ?* [1964], Paris, Gallimard, « folio – actuel », 1991.

⁵ Mustapha Khayati, op. cit., p. 466.

⁶ Mustapha Khayati, op. cit., p. 465.

⁷ George Orwell, op. cit., p. 169.

⁸ Alain Bihl, *La Novlangue néolibérale. La rhétorique du fétichisme économique*, Lausanne, Éditions Page2, 2007.

discours. Sans oublier non plus le « revenir aux fondamentaux » qui veut signifier qu'il existe forcément des invariants à retrouver, pour encourager les autres⁹. Beaucoup plus militariste, mais la langue politique s'en délecte, l'impact devenant « impacter » est employé par de nombreux émissaires de diverses organisations. On connaît bien l'impact de balle ou la cible visée par un missile qui produit un impact aux conséquences désastreuses pour l'ennemi. Ici, le verbe ainsi formé veut signifier la volonté agressive de dominer, avec comme présupposé l'inversion de la proposition originale de Clausewitz¹⁰ : la politique (économique) n'est que la continuation de la guerre par d'autres moyens. Les expressions toutes faites « (...) construiront pour vous – elles penseront même à votre place, dans une certaine mesure – et au besoin elles vous rendront un grand service en dissimulant partiellement, y compris à vous-même ce que vous voulez dire. C'est ici qu'apparaît clairement le lien qui existe entre la politique et l'aviation de la langue »¹¹.

Enfin, dernière catégorie à ne pas négliger dans ce bref tour d'horizon empirique, les banalités quotidiennes des mots de l'idéologie sportive. « Les machines à penser du pouvoir »¹² s'y expriment à merveille. « Rebondir » est à la bouche de tous les sportifs lorsqu'ils prennent leur air sérieux d'intellectuels en conférence de presse d'après-match. Toujours prête à servir, la ressource humaine ne cesse de dire qu'il « faut savoir rebondir », se plaçant à l'avant-garde du mouvement du capital. Il n'y a pas jusqu'aux slogans de manifestations qui ne soient ainsi colonisés par le sport capitaliste. « Tous ensemble ! Tous ensemble ! Ouais ! Ouais ! » était d'abord le slogan des grèves de décembre 1995. Il s'est dégradé très vite dans les cris des supporters pour prophétiser leur victoire et beugler « on-a ga-gné ! » si elle est au rendez-vous. De même, le fameux « on ne lâche rien ! » des grévistes de 2009 luttant contre la délocalisation de leur entreprise est devenu le slogan favori des mercenaires sportifs qui ne peuvent s'empêcher de rajouter : « motivés, motivés ! ». Le langage corrompu a le champ libre dans le domaine du sport. Il faudrait même avancer que c'est le langage sportif qui empoisonne les relations sociales. « De fait, le sport pourrait être considéré comme le modèle type de la *langue barbare* » tellement « cette perte langagière est maintenant logée dans la bouche de la quasi-totalité des modernes. Elle ne s'exprime plus seulement au niveau d'un État, elle est mondialisée, elle s'impose partout, dégoulinante comme la bave »¹³.

La langue est porteuse du conflit social même si elle est commune. Le pouvoir du capital trouve à travers les mots un capital de pouvoir à accumuler tranquillement. « C'est que le langage est la demeure du pouvoir, le refuge de sa violence policière »¹⁴. Bien loin d'être neutres, les mots ont souvent des implications sociopolitiques. Ils font du profit en exploitant notre incrédulité. Réfléchir à toutes ces « expressions stéréotypées »¹⁵, en faisant voler en éclat le mimétisme qui les porte et retrouver ainsi un peu d'air frais, sont une nécessité dans le moment actuel de crise généralisée que nous vivons. En effet, dans de tels moments, la corruption du langage ressemble

⁹ Parlant du « fétichisme de la marchandise », Marx avait ajouté une note à son texte pour exprimer les caprices bizarres des marchandises qui semblent tellement vivantes : « On se souvient que la Chine et les tables commencèrent à danser, lorsque tout le reste du monde semblait ne pas bouger — pour encourager les autres ». Cf. Karl Marx, *Œuvres I. Économie I*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1963, p. 605, note a). C'est à la toute fin de cette note qu'il y a ce passage souligné, laissé en français et que nous reprenons à notre compte ici.

¹⁰ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, Paris, Ivrea, 2000. Il disait notamment : « on voit que la guerre devient ainsi non seulement un acte, mais l'instrument même de la politique, et que celle-ci, en y ayant recours, ne fait que poursuivre son œuvre par d'autres moyens », p. 45.

¹¹ George Orwell, op. cit. p. 167.

¹² Mustapha Khayati, op. cit., p. 466.

¹³ Fabien Lebrun, « De la destruction du langage au sein de la barbarie capitaliste », *Illusio* n° 10/11, « Théorie critique de la crise. Ecole de Francfort, controverses et interprétations », Caen, 2013, p. 475.

¹⁴ Mustapha Khayati, op. cit., p. 462.

¹⁵ George Orwell, op. cit., p. 170.

à « (...) l'épidémie d'une peste psychique »¹⁶ qui atteint la pensée. C'est Orwell qui disait, en évoquant les régimes dictatoriaux du XXème siècle, que « quand l'ambiance générale est mauvaise, le langage ne saurait rester indemne »¹⁷. Il y a effectivement une détermination sociale et historique du langage. « Mais, rajoutait Orwell, si la pensée corrompt le langage, le langage peut aussi corrompre la pensée »¹⁸. Le langage n'est pas seulement le résultat passif d'une détermination des rapports sociaux mais peut avoir une action sur les relations sociales et les influencer, leur imprimer une forme aliénante. L'un ne va pas sans l'autre. Toute la question est de savoir où ils vont ensemble.

Justement, Orwell a beaucoup insisté sur la nécessité d'une « politique de la langue anglaise ». Il considérait que la langue n'a rien de naturel mais qu'au contraire elle fait l'objet d'un travail. À ce propos, il pointait « (...) la croyance à demi consciente selon laquelle le langage est le résultat d'un développement naturel et non un instrument que nous façonnons à notre usage »¹⁹. Sauf bien sûr que si la passivité s'empare de toutes les têtes, c'est le langage et la pensée en même temps qui se corrompent. Pour lui une politique de la langue devait se concevoir dans un sens émancipateur. Convaincu que « (...) l'usage mécanique des mots gouverne le sens »²⁰, il pensait que « ce qui importe avant tout c'est que le sens gouverne le choix des mots, et non l'inverse »²¹. Et ce, quelle que soit l'ambiance sociale qui règne autour de soi. Au contraire, *1984*, son roman qui met en scène un ordre social dictatorial qui n'était pas sans faire penser au régime stalinien d'URSS ou à celui de l'Allemagne nazie, décrit une ambiance tellement oppressive qu'aucun choix n'est plus possible: la liberté est abolie. Dans ce régime, le langage en vient à rendre les relations sociales aliénantes en se transformant en un véritable instrument à même d'empêcher la pensée. Les deux allant de pair et se renforçant mutuellement. Dans ce monde, le langage devient étranger aux individus bien qu'étant le leur. Les individus sont *sous emprise*. *Le novlangue* est cet ordre politique même. Il consiste en une « (...) refonte linguistique radicale, introduisant une rupture complète avec le passé »²². La syntaxe et le lexique sont extrêmement simplifiés, l'orthographe et la grammaire se couchent au pied des décisions politiques imposées, le but étant de construire ex nihilo un langage ad hoc pour faire disparaître toute conscience historique²³.

« La langue dominante aujourd'hui n'est ni la langue de bois des régimes de parti unique, ni la novlangue d'Orwell », paraît-il. D'abord, la double négation contenue dans cette phrase est incongrue puisque chez Orwell le novlangue ne pouvait se concevoir autrement que comme la langue du Parti, c'est-à-dire de *Big Brother*. Ensuite, sans doute oublie-t-on le caractère de fiction du roman (et plus encore pour l'adaptation cinématographique) qui donne à réfléchir plus qu'il ne prétend faire œuvre sociologique. C'est pour cela que le novlangue est potentiellement de toutes les ambiances sociales possibles. D'ailleurs Orwell incitait à s'approprier le langage pour le mettre au service des idées que les individus souhaitent communiquer. « Il est primordial donc que nous forgions notre propre langage, le langage de la vie réelle, contre le langage idéologique du pouvoir (...) »²⁴. Face à la langue politique porteuse de tant de mensonges, il était de toute première importance pour Orwell d'établir une politique de la langue. Enfin, le langage dominant actuel

¹⁶ Jean-Pierre Faye, *Introduction aux langages totalitaires. Théorie et transformation du récit*, Paris, Librairie Générale Française, « Le Livre de Poche – biblio essais », 2009, p. 149.

¹⁷ George Orwell, op. cit., p. 169.

¹⁸ Ibid., p. 170.

¹⁹ Ibid., p.158.

²⁰ Ibid., p. 171.

²¹ Ibid., p. 171.

²² Jaime Semprun, *Défense et illustration de la novlangue française*, Paris, Encyclopédie des nuisances, 2005, p. 12.

²³ On pourra se reporter avec grand intérêt à l'annexe de *1984* qui explique les principes et le but du novlangue.

²⁴ Mustapha Khayati, op. cit., p. 462.

n'est pas si dissemblable du novlangue qu'il faudrait remiser ce qu'elle donne à penser. Justement ! C'est bien par le côté subreptice, inodore, incolore des mots du pouvoir que le novlangue reste d'actualité ; surtout dans l'époque présente où ils ne peuvent plus aller seuls sur leur chemin mais sont fortement appareillés par une kyrielle de prothèses électroniques. Avec le recul des forces de négation au sein de cette société, la seule résistance au langage dominant semble d'une portée critique non négligeable. Sans doute même s'agit-il de la base de toute renaissance de la critique et de sa pratique. ■

La poésie doit être faite par tous

L'étendard déployé de nos rêves est revenu dans nos mains. Les barricades se consolident. On fait la chaîne pour se passer les pavés en sifflant « Auprès de ma blonde ». Ainsi, avec la maturité de la conscience, il se crée *un point d'inflexion dans la réalité extérieure*, grâce auquel les faits sont convertis en actes. Vers le soir, les travailleurs s'arrêtent et restent les jambes pendantes en plein vide, le cou levé, cherchant impatientement dans le ciel les signes de la fin des temps. Mais la couleur rouge à l'occident pâlit ; un crépuscule de plus tourne au gris, puis au noir, et les démolisseurs fatigués redescendent à l'intérieur de leurs taudis, pour se coucher et dormir.

Deux valets s'en viennent alors, tenant en main des chandeliers d'or fin œuvré en nielle. Très beaux hommes étaient ces valets qui portaient les chandeliers. En chaque chandelier brûlaient dix chandelles à tout le moins. Une demoiselle très belle, et élancée et bien parée qui avec les valets venait, tenait un graal entre ses mains.

Voilà où nous en sommes toujours, notre réalité se découvrant à la lisière de l'imaginaire, notre vie se jouant au bord de l'irréalité. Nous avons combattu, nous avons appris à souffrir pour notre principe égalitaire, nous ne saurions reculer alors que nous pouvons aider à mettre la première pierre de l'édifice social. Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ; et comme un œil naissant couvert par ses paupières, un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres. La liberté ne doit pas être dans un livre ; elle doit être dans le peuple, et réduite en pratique.

La pensée doit frapper cette fenêtre. Pour que les choses soient réellement changées, pour que les hommes soient réellement redressés ou qu'ils se redressent eux-mêmes finalement. Ce n'est pas avec la philosophie qu'on fait sortir le loup du bois. Mais, c'est la pensée qui crée d'abord le monde dans lequel on peut *transformer* et non simplement bâcler. Nous sommes les prisonniers de l'orgie mécanique qui se poursuit dans la terre, car nous avons creusé des mines, des souterrains. Et pourquoi est-on si furieux contre nous ? Simplement parce que nous essayons de déraciner leurs dîmes, leurs honoraires d'avocat, leurs prisons, et toute cette technique, ce commerce de ténèbres par lesquels ils obtiennent de l'argent sous le couvert de la légalité... Mais il faut accepter tout ce qui se passe dans la société, ainsi que dans la vie privée, d'un esprit tranquille, voir les choses en grand et les prendre en souriant ; il paraît évident que tout se tournera du bon côté mais que nous devons passer auparavant par une période remplie des pires souffrances humaines.

Nous sommes les alchimistes de la révolution. Nous cherchons l'or du temps. En parlant de retrouver l'« histoire perdue », nous n'envisageons la restauration d'aucune des doctrines révolutionnaires du passé, et moins encore un composé éclectique. Nous voulons seulement, en réponse aux diverses sortes de fidélité, et d'études spécialisées respectueuses, qui pèsent encore sur les héritiers de l'ancien mouvement ouvrier, affirmer que la seule compréhension des plus hauts moments atteints par diverses tentatives partielles du passé réside justement dans une action d'un type nouveau, plus développée et plus complexe. Tout ce qui est reconnu peu à peu dans la poésie comme qualité consciente : beauté, caractère sacré, puissance magique, se trouve encore impliqué au début dans la qualité primaire de notre jeu.



Il s'agit d'un processus moléculaire, très ténu, d'analyse extrême, capillaire, dont l'illustration est constituée d'une quantité considérable de livres, d'opuscules, d'articles de revues et de journaux, de conversations et de débats oraux infiniment répétés et qui représentent, dans leur ensemble gigantesque, ce travail d'où naît une volonté collective d'un certain degré d'homogénéité nécessaire et suffisant pour déterminer une action coordonnée et simultanée dans le temps et dans l'espace géographique où se produit le fait historique. Importance des utopies et des idéologies confuses et rationalistes dans la phase initiale des processus historiques de

formation des volontés collectives : les utopies, le rationalisme abstrait, ont la même importance que les vieilles conceptions du monde élaborées historiquement par accumulation d'expériences successives.

L'existence meilleure, c'est d'abord en pensée qu'on la mène. C'est à cette vie intérieure que se mesure le degré de jeunesse qui anime un être, l'intensité de l'attente qui l'habite. Que l'on puisse ainsi *voguer* en rêve, que les rêves éveillés, généralement non dissimulés, soient possibles, révèle le grand espace réservé, dans l'homme, à une vie ouverte, encore indéterminée. Nous cherchons une vie infinie, nous en trouvons une qui est finie. La vie finie que nous trouvons est donc celle qui-n'est-pas-encore-infinie. Il faut que le monde devienne totalement vivant. Comme nous, les étoiles flottent dans une alternance d'illumination et d'obscurcissement – mais il est de nous comme des étoiles, dans l'enténébrement, nous protège une lueur de consolation et d'espérance venue d'un groupement d'étoiles lumineuses et illuminées.

Les temps mauvais sont sur nous, les hommes mécanisés arrivent. Une société n'est pas une figure de géométrie. La société est la consubstantialité achevée de l'homme avec la nature, la véritable résurrection de la nature, la réalisation du naturalisme de l'homme et de l'humanisme de la nature. Mais la marche de nos sociétés est comparable à celle de l'Âï, dont chaque pas est compté par un gémissement : ainsi que lui, la civilisation s'avance avec une inconcevable lenteur, à travers les tourmentes politiques ; à chaque génération elle essaie de nouveaux systèmes, qui ne servent, comme les ronces, qu'à teindre de sang les peuples qui les saisissent. C'est vraiment aujourd'hui que le présent est gros de l'avenir, et que l'excès des souffrances doit amener la crise du salut. À voir la continuité et l'énormité des secousses politiques, on dirait que la nature fait effort pour secouer un fardeau qui l'opprime.

Il est facile de voir que notre temps est un temps de naissance et de transition vers une période nouvelle. L'Esprit est en plein travail de transformation ; il a rompu avec le monde des choses et des idées qui avaient cours jusqu'ici et va les précipiter dans les profondeurs du passé. Tout le réel devient possible au front processuel.

Aujourd'hui, nous ne sommes que quelques-uns. Mais nous voulons que, un jour, nous soyons multitude. Nous nous embarquons sur la mer des Ténèbres avec le cœur joyeux d'un jeune passager. Et ainsi donc, par la lumière et par la vie ! n'hésitons pas plus longtemps ; que chacun accélère à sa manière le grand développement auquel nous sommes appelés. La valeur de l'avenir et sa réalisation ne peuvent résulter que d'une période d'attente et de tension lucidement supportée dans un défi tranquille et permanent à l'existant. Opposer la justice à l'injustice, la vérité à l'illusion, l'authenticité au mensonge, devient - par bonheur ou par malheur - une attitude romantique. C'est ainsi. Et ce sera ainsi pendant un moment historique...

Nous avons exprimé quelques idées qui se réfèrent au centre, nous avons salué l'aurore selon notre opinion, d'après notre point de vue. Nous ne définissons donc ni une confrérie d'initiés, ni un dandysme d'intellectuels, ni une doctrine ou un système, ni quoi que ce soit pouvant entrer sous une dénomination analogue, mais une conscience ou une attitude. Nous vivons intégralement notre temps, précisément parce que nous sommes déjà de cœur au-delà. Et nous nous tenons obstinément dans l'Étoile.■

Aux avant-postes du décentrage de la critique

Le dévoiement du langage est une entreprise consciente, une entreprise de maintien de l'ordre. Les mots font penser aux champignons. Certains sont vénéneux. Il en suffit de quelques-uns, voire d'un seul, pour empoisonner un discours tout aussi sûrement qu'un champignon rend le contenu du panier impropre à la consommation.

Prenons un exemple. Vous lisez la phrase suivante : « [L'idée est de] faire en macroéconomie ce que fait n'importe quelle entreprise : tenir compte de l'état de son capital. »²⁵ On pourra naturellement nous reprocher de l'avoir retirée de son contexte. Mais tout de même, ces mots, « macroéconomie », « entreprise », « capital », les emploierait-on ainsi, même dans un sens métaphorique pour les deux derniers, si l'on avait l'intention de formuler des objections contre la macroéconomie, l'entreprise, le capital ? Et si l'on s'était donné pour but de critiquer la société marchande, aurait-on osé jeter les bases d'un aussi noble projet que « de redonner à l'argent sa valeur d'échange »²⁶ ? Mais tel n'est manifestement pas l'objectif de Marie-Dominique Robin, la réalisatrice du film documentaire *Sacrée croissance*²⁷. Et pourtant ! Ce film se présente comme une exploration des alternatives d'ores et déjà existantes au monde de la « croissance », responsable des désastres écologiques et climatiques présents et futurs, à travers l'exemple de villes favorisant l'agriculture urbaine, comme Toronto au Canada et Rosario en Argentine, ou mettant en place une monnaie locale, comme Fortaleza au Brésil, ou encore de l'île danoise de Samsø qui produit elle-même son énergie. La liste n'est pas exhaustive. Dans le cas des « villes en transition » (Toronto et Rosario), expression labellisée, nous apprenons que les agriculteurs urbains biologiques sont soutenus par les municipalités, l'une de droite, l'autre de gauche²⁸, comme quoi la reprise en main par la collectivité de cette activité a des limites, et qu'il faut bien en passer par les hommes et femmes politiques de bonne volonté, quelles que soient les options idéologiques mises en avant. Et comme le dit cet ancien trader reconverti dans l'agriculture à Toronto : « Mais pour créer un changement systémique, il faut que les politiques soient là. »²⁹ Ce que la réalisatrice du film corrobore de toutes ses forces : « Les politiques les plus à même de mener la transition, ce sont les locaux. »³⁰ Mais les politiques nationaux, c'est bien aussi. À la question du journaliste « Peut-on se passer des gouvernements nationaux ? », Marie-Dominique Robin répond avec conviction et assurance : « Non. On a besoin de leaders politiques éclairés et courageux, et ça, c'est difficile à trouver. »³¹ Et de fait, à Rosario, la mise en place de l'agriculture urbaine est une initiative venue des pouvoirs en place. C'est « un ingénieur agronome passionné d'agro-écologie [...] qui a convaincu la municipalité de soutenir l'agriculture urbaine comme un moyen de lutte contre l'exclusion sociale. » Le cas de Rosario est une illustration du constat que nous avons déjà fait dans un article paru dans le numéro 18 de *Négatif*³², à savoir qu'il s'agit là de la mise en place d'un mode de « gestion » des pauvres, en l'occurrence des victimes de la crise de 2001 en Argentine, auxquels on préfère abandonner quelques terrains qui leur permettent d'assurer leur subsistance plutôt que de les voir emprunter le chemin de la révolte et d'une autonomie véritable. C'est d'ailleurs la municipalité qui fournit les moyens logistiques pour l'acheminement des marchandises vers les marchés. Et, comme la réalisatrice, passons rapidement sur le fait qu'à Rosario un des terrains généreusement accordés par la municipalité consiste en une ancienne décharge publique, puisqu'il a été décontaminé et qu'y poussent désormais des légumes « bio » ! Ce n'est pas le degré de sincérité des protagonistes qui est en cause. « Je crois qu'ici c'est la base d'une alternative pour changer le monde », déclare une maraîchère. C'est l'illusion dont ils sont victimes. Qu'ils viennent de Rosario, Toronto, du Danemark ou d'ailleurs, tous ont pour motivation la lutte contre le réchauffement climatique. Ils s'en prennent à la croissance irraisonnée, mais ne remettent jamais en cause de manière radicale la société marchande. Ainsi cet agriculteur de la petite île danoise de Samsø qui produit sa propre électricité

²⁵ Interview de Marie-Dominique Robin, à propos de son film documentaire *Sacrée croissance*, dans le quotidien *Libération*, du lundi 3 novembre 2014.

²⁶ Ibid.

²⁷ Diffusé sur la chaîne de télévision Arte, le mardi 4 novembre 2014.

²⁸ *Libération*, op. cit.

²⁹ Extrait du film *Sacrée croissance*, de Marie-Monique Robin.

³⁰ *Libération*, op. cit.

³¹ Ibid.

³² « Des ponts vers le possible », *Négatif* n°18, mai 2013, p 5.

au moyen de panneaux solaires et d'une éolienne, qui ne cache pas que son investissement de plus d'un million d'euros a été une bonne affaire et lui rapporte désormais plus que les vaches. Mais alors, de quoi parle-t-on exactement ? Ce que Marie-Monique Robin parvient à nous faire comprendre, c'est qu'on peut fort bien continuer à faire des affaires, être dépourvu de toute ambition politique et sociale, et agir pour la préservation du climat et de l'environnement. On voit bien qu'un tel discours s'adresse d'abord aux « décideurs », qui n'auraient pas à s'inquiéter, et vise à les convaincre qu'une autre économie, plus verte, est possible.³³ Et ce n'est évidemment pas la création d'une monnaie locale et d'une banque « communautaire », comme à Fortalezza, initiative désormais reconnue, acceptée et récompensée tant au niveau national qu'international, qui doit leur causer des tracas supplémentaires. Il s'adresse également à nous tous, afin de nous persuader qu'il ne tient qu'à nous de nous lancer dans l'extraordinaire aventure du maintien du monde de la domination, du monde de la séparation entre ceux qui détiennent le pouvoir et ceux qui lui serviront de petites mains heureuses en uniforme vert. De surcroît, des emplois miroitent à l'horizon ! Le mot magique est lâché ! Tournons tous nos yeux brillants et remplis d'espoir dans la même direction.

Le film *Sacrée croissance*, que nous évoquons aujourd'hui beaucoup plus en tant que symptôme que pour son importance intrinsèque, a été diffusé à la télévision sur la chaîne Arte le 4 décembre 2014. Il avait bénéficié d'une promotion à l'occasion de l'interview de la réalisatrice dans le quotidien *Libération* la veille. Cette même réalisatrice a été ensuite, pendant une heure, l'invitée d'une émission radiodiffusée.³⁴ C'est beaucoup de temps, beaucoup d'honneur. C'est aussi un signe qui ne trompe pas. Ce sont les médias qui décident de ce qui est digne ou non d'être porté à la connaissance d'un large public parce que sans véritable portée critique. Il n'est pas étonnant que se trouvent aujourd'hui mises en avant une pseudo-critique et des pratiques encadrées par les institutions, digérables par le marché et qui plus est susceptibles de lui redonner de l'allant. On ne peut même pas dire qu'il s'agisse de récupération, comme ce fut le cas dans les années soixante-dix où les classes dominantes durent courir, pendant quelque temps, derrière les idées révolutionnaires surgies en 1968. Cette pseudo-critique a pour effet de décentrer, de détourner de manière préventive la critique efficace du monde existant, la critique qui vise l'essentiel et donc le tout. On met sur le marché une idéologie et son cortège de pratiques intégratrices n'ayant d'autre objectif que de garder dans les limites de la pensée dominante ceux qui pourraient un jour être tentés par une remise en cause globale du monde marchand. C'est ainsi que la sauvegarde de ce dernier, comme dans un clip publicitaire où la plus banale, la plus frelatée des marchandises nous est présentée comme le sésame qui va transformer et embellir nos vies, est vantée comme la plus belle des aventures. La seule possible et souhaitable. Nos sorciers en ingénierie sociale s'appuient, afin que cela fonctionne, sur l'aspiration bien réelle des individus à mener une vie épanouie au sein d'une société qui la favorise, une société dont ils se sentent les éléments moteurs et non les rouages, sur une aspiration à la bonne vie. Mais la première pierre d'un monde nouveau que les protagonistes qui apparaissent dans *Sacrée croissance* pensent avoir posée est plutôt celle du mur invisible qui séparera - qui sépare déjà - ceux dont n'a plus besoin le turbo-capitalisme des heureux élus.

*Le spectacle est le discours ininterrompu que l'ordre présent tient sur lui-même, son monologue élogieux. C'est l'auto-portrait du pouvoir à l'époque de sa gestion totalitaire des conditions d'existence.*³⁵ Ce que tend à faire accroire le film *Sacrée croissance*, c'est que le monde de la domination porte en lui, comme son propre enfant, une possibilité d'auto-transformation que la maïeutique de la réalisatrice contribuerait à faire naître. Il serait lui-même sa propre alternative. À l'économie de marché, dont la logique n'est pas négociable puisque tout au long du film quelques-uns des termes clé reviennent comme un refrain (nouvelle économie, argent, emploi, etc.), pourrait se substituer...

³³ Cf. l'article « Qu'elle est verte ma monnaie », *Négatif* n°12, décembre 2009.

³⁴ « L'Humeur vagabonde », France Inter, 15 décembre 2015 à vingt heures.

³⁵ Guy Debord, *La Société du spectacle*, 1971, Champ libre, p 16. Sur le caractère toujours plus totalitaire de la société marchande, cf. « Dans la cage d'un éternel présent ? », *Négatif* n°16, mai 2012.

une économie verte de marché. La nécessité de sauvegarder la planète, qui est bien réelle et urgente, devient une menace que l'on fait planer sur nous tous et de fait l'instrument d'une mue du capital à la reproduction duquel nous devrions continuer à consacrer nos vies. Une fois de plus on nous enjoint à tout changer pour que rien ne change.■

Comme la foudre

Dans des investigations du genre de celle qui nous occupe, il ne faut pas tant se demander comment les choses se sont passées, qu'étudier en quoi elles se distinguent de tout ce qui est arrivé jusqu'à présent.

Edgar Allan Poe, *Double assassinat dans la rue Morgue*

On pouvait déjà savoir, après l'attentat du 11 septembre 2001, qu'un nouveau type de conflit devait prédominer désormais dans l'organisation mondialisée du capitalisme qui prenait ainsi un air crépusculaire. On découvre maintenant qu'il est interdit de l'oublier, même provisoirement. La *glaciation* des consciences s'annonce d'ores et déjà comme l'effet principal des attaques terroristes du 7 au 9 janvier derniers. Cela, on le sait, va entraîner de graves conséquences dans la situation politique de l'époque. La principale, et la plus évidente, reste le renforcement et le développement de l'argumentation sécuritaire. Nous n'avons pas besoin de nous étendre sur cette question, le sujet nous étant bien connu : il n'y aura pas de « Patriot Act » à la française, puisque les dirigeants des nations démocratiques ont décidé de se rencontrer dans une conférence internationale sur le terrorisme, afin d'ajuster leurs plans.

Ce qui semble bien plus redoutable est l'immense confusion qui va en résulter. Le débat politique commence à dévier vers des problématiques qui éloignent à proprement parler de la réflexion politique. Dans une société de masse où le phénomène de dépolitisation était déjà suffisamment avancé, il faut s'attendre, non à une inversion de la tendance, mais plutôt à une amplification de ce que Wilhelm Reich nommait « peste émotionnelle ». Les belles professions de foi humanistes n'y changeront rien. Ce n'est guère une perspective réjouissante, mais il nous importe de rester lucides à ce propos : la barbarie n'a jamais été stoppée par de bons sentiments.

Dans ce contexte général, où la haine et le ressentiment vont très vite reprendre le dessus, il nous importe de prendre la mesure des obstacles qui se multiplient pour ceux qui tentent *pratiquement* d'ouvrir d'autres voies d'avenir pour la société. Il faut d'abord insister sur la volonté de ne pas se laisser détourner. Le cheminement vers une société sans classes ni État – qui n'est absolument pas le but des pratiques terroristes – est sans doute long et escarpé, mais c'est le seul qui nous éloigne de l'autodestruction programmée. Aussi, nous ne nous en tiendrons pas à la simple défense formelle de la liberté d'expression, mais nous donnerons à celle-ci son contenu de vérité ; et en premier lieu, cette réflexion essentielle de Marx que *la critique de la religion est le fondement de toute critique*.

Dans un capitalisme désormais crépusculaire, nous devons faire en sorte que la révolution ne devienne pas un processus glacé.■

Pour toute correspondance écrire à
Négatif c/o Échanges BP 241
75866 Paris CEDEX 18